

Préface de *La Faustin* d'Edmond de Goncourt (1882) :

Aujourd'hui, lorsqu'un historien se prépare à écrire un livre sur une femme du passé, il fait appel à tous les détenteurs de l'intime de la vie de cette femme, à tous les possesseurs de petits morceaux de papier, où se trouve raconté un peu de l'histoire de l'âme de la morte.

Pourquoi, à l'heure actuelle, un romancier (qui n'est au fond qu'un historien des gens qui n'ont pas d'histoire), pourquoi ne se servirait-il pas de cette méthode, en ne recourant plus à d'incomplets fragments de lettres et de journaux, mais en s'adressant à des souvenirs vivants, peut-être tout prêts à venir à lui ? Je m'explique : je veux faire un roman qui sera simplement une étude psychologique et physiologique de jeune fille, grandie et élevée dans la serre chaude d'une capitale, un roman bâti sur des documents humains. Eh bien au moment de me mettre à ce travail, je trouve que les livres écrits sur les femmes par les hommes, manquent, manquent de la collaboration féminine, - et je serais désireux de l'avoir cette collaboration, et non pas d'une seule femme, mais d'un très grand nombre. Oui, j'aurais l'ambition de composer mon roman avec un rien de l'aide et de la confiance des femmes, qui me font l'honneur de me lire. D'aventures, il est bien entendu que je n'en ai nul besoin ; mais les impressions de petite fille et de toute petite fille, mais des détails sur l'éveil simultané de l'intelligence et de la coquetterie, mais des confidences sur l'être nouveau créé chez l'adolescente par la première communion, mais des aveux sur les perversions de la musique, mais des épanchements sur les sensations d'une jeune fille, les premières fois qu'elle va dans le monde, mais des analyses d'un sentiment dans de l'amour qui s'ignore, mais le dévoilement d'émotions délicates et de pudeurs raffinées, enfin, toute l'inconnue féminité du tréfonds de la femme, que les maris et même les amants passent leur vie à ignorer..., voilà ce que je demande.

Et je m'adresse à mes lectrices de tous les pays, réclamant d'elles, en ces heures vides de désœuvrement, où le passé remonte en elles, dans de la tristesse ou du bonheur, de mettre sur du papier un peu de leur pensée en train de se ressouvenir, et cela fait, de le jeter anonymement à l'adresse de mon éditeur.

Edmond de Goncourt – Auteuil, 15 octobre 1881.

Un moment les yeux de Chérie se fermèrent et Georgette de Suzange la croyait avoir perdu connaissance, quand les lèvres de la jeune fille, que la femme de chambre continuait à coiffer, murmurèrent dans une mussion à peine perceptible :

- La figure contre le mur...dans un coin noir de chambre... au fond d'un lit... non, je ne veux pas mourir comme cela... Il faudrait que ça soit un peu ainsi qu'en avait envie une jeune femme... dans des mémoires que j'ai lus... Elle, c'était en voiture... dans la grande Avenue des Champs-Élysées... au milieu du mouvement, du bruit, de la vie de tout Paris. Hein, Georgette – fit-elle en rouvrant les yeux, de sa voix tout à coup raffermie, - ne trouves-tu pas cela la désirable mort d'une Parisienne ?

Edmond de Goncourt, *Chérie*, Flammarion, 1921 (1884), p. 259.

